
LIVRE CINQUIÈME.

I.

Le peuple respectueux pour les cheveux blancs avait été chercher un cabriolet de place traîné par un seul cheval. il y avait fait monter Dupont de l'Eure et Arago. Garnier Pagès était à l'Hôtel de Ville. MM. Marie et Ledru Rollin retardés et étouffés sous la foule d'hommes qui ondoyait dans l'intérieur du palais. Lamartine marchait seul à pied en tête de l'armée du peuple entouré de quelques membres de l'assemblée qui se confiaient à la fortune de la journée, de huit ou dix gardes nationaux ralliés par leur chef, et d'un courant croissant de peuple, hommes, femmes, enfants battant des mains brandissant des armes et poussant par moments des cris de victoire et de paix.

M. Crémieux vint bientôt se joindre à lui. sa colonne était faible de nombre et d'armes. elle était composée en tout d'environ six cents hommes dont deux ou trois cents armés. une compagnie ou un escadron lancés sur ce cortège confus et sans ordre

aurait dispersé facilement ce groupe, et enlevé ce gouvernement d'acclamation.

Lamartine et ses collègues ne se le dissimulaient pas. ils s'étaient dévoués sans regarder derrière eux à toutes les chances de leur dévouement. Ils n'avaient d'autre droit que leur conscience. Le scrutin arbitraire, particulier, borné à un petit nombre d'insurgés au pied d'une tribune envahie n'était qu'une usurpation, puissante d'intention, vaine d'autorité sous un simulacre d'élection. On pouvait leur contester leur titre au nom de la royauté. on le pouvait au nom du peuple. Derrière eux aux Tuileries, devant eux à l'Hôtel de Ville tout était illégal. leur envahissement du pouvoir suprême était en apparence un double attentat. ils n'avaient rien à répondre à ceux qui leur auraient demandé leur mandat. ils n'avaient qu'à montrer la ville en armes, le trône vide, les chambres expulsées, les édifices en feu, le peuple combattant contre le peuple, le sang sur les pavés et à dire : « Nous prenons le gouvernement pour suspendre ces désastres, éteindre ce feu, éteindre ce sang, sauver ce peuple. Nous le prenons du droit d'un passant qui se jette généreusement quoique sans titre entre deux hommes qui s'égorgent. ce passant n'a pas de droit écrit dans la main. mais il a un devoir éternellement écrit dans son cœur : c'est celui de sauver ses frères. Son droit est le nôtre. Condam-

« nez-nous si vous voulez. nous ne résisterons pas
 « à la lettre de vos jugements. nous consentons
 « sciemment à être les victimes de la logique pour
 « être les pacificateurs de ce peuple. »

II.

Excepté ce qui venait de se passer aux Tuileries et à la Chambre, on ignorait tout. La duchesse d'Orléans pouvait être aux Champs-Élysées ou sur l'esplanade des Invalides entourée des princes ses beaux-frères à la tête d'un des corps d'armée. Les Tuileries et les Champs-Élysées étaient encore couverts de régiments. les forts autour de Paris devaient regorger de munitions, de soldats et d'artillerie. Vincennes était sans doute inexpugnable. le roi attendait (vraisemblablement) à Saint-Cloud ou à Versailles que les renforts appelés des départements vinssent grossir l'armée de Paris qui se retirait intacte. On voyait de l'autre côté de la Seine filer des bataillons et des escadrons qui regardaient avec pitié ce cortège populaire marchant dans un sens opposé sur l'autre rive.

Les pavés étaient glissants de fange et de sang. çà et là des cadavres d'hommes et de chevaux jonchaient le quai et faisaient détourner la tête de la colonne.

On arriva à la hauteur de la caserne du quai d'Orçay. les dragons qui l'occupaient avaient fermé

la grille. la colère du peuple pouvait se rallumer à l'aspect des soldats qui l'avaient chargé depuis trois jours. Un coup de feu pouvait être le signal d'un massacre pareil à celui des gardes municipaux.

Lamartine pressa le pas et s'approcha de la porte de la caserne. il s'arrêta. exténué depuis le matin de pensées, de paroles et d'actions, il avait soif. il feignit plus d'altération encore qu'il n'en éprouvait. et s'adressant aux dragons pressés devant la grille : « Soldats, dit-il, un verre de vin! »

Cette demande répétée à l'instant par le groupe qui l'entourait fut entendue des dragons. ils apportèrent un verre et une bouteille. on versa le vin. Lamartine élevant le verre dans sa main avant de boire sourit. et faisant allusion aux banquets préludes et causes de la révolution : « Amis, s'écria-t-il, voilà le banquet! Que peuple et soldats y fraternisent ensemble avec moi! » Et il but.

A ce geste, à ces mots, les dragons et le peuple crièrent ensemble Vive Lamartine! Vive le gouvernement provisoire! les mains serrèrent les mains. la paix fut scellée.

III.

La colonne se remit en marche et traversa la Seine par le Pont-Neuf. A la hauteur du Pont-Royal des citoyens enlevèrent M. Crémieux et le forcèrent à monter dans un cabriolet qui suivit la voiture de

Dupont de l'Eure. Lamartine continua de marcher seul à pied à la tête de la colonne. Là une jeune femme vêtue en soldat et parée de l'uniforme d'un garde municipal égorgé et dépouillé au palais des Tuileries, s'élança du sein d'une masse compacte de combattants le sabre à la main vers Lamartine en criant *Vive la République!* Elle veut embrasser l'orateur. Lamartine la repousse. « Les femmes ne combattent pas dit-il à l'amazone, elles sont du parti de tous les blessés, allez les relever et les porter sans distinction aux ambulances. » La jeune femme embrasse un des gardes nationaux et rentre dans la foule aux bravos du peuple.

Au milieu du quai de la Mégisserie des barricades élevées de distance en distance arrêtent les voitures. Dupont de l'Eure forcé de descendre s'avance soutenu par deux combattants. Son nom et son âge, le respect et l'admiration, servirent puissamment à imprimer la décence à la multitude, la vénération qu'on avait pour ce vieillard rejaillit sur le gouvernement et contribua beaucoup à le faire accepter. A chaque pas on était obligé de soulever Dupont de l'Eure pour franchir les cadavres d'hommes et de chevaux, les tronçons d'armes, les plaques de sang qui jonchaient les abords de la place de l'Hôtel de Ville. Des brancards portant des blessés et des morts se frayaient lentement la route vers les hôpitaux élevés sur les épaules de leurs frères d'armes.

IV.

Au tournant du quai sur la place de Grève, les membres du gouvernement se trouvent noyés dans une mer d'hommes. la place entière ainsi que les ponts et le large quai dont elle est bordée étaient couverts d'une foule tellement compacte qu'il paraissait impossible de la traverser. les cris de *place au gouvernement* se perdaient dans la rumeur immense qui s'élevait de cette multitude. Des coups de fusil éclataient çà et là sur le glas continu du tocsin battant dans les tours de la cathédrale et dans les clochers environnants. des clameurs prolongées succédaient au retentissement sec des coups de feu. puis des rugissements, des murmures sourds et inintelligibles sortaient des vomitoires de l'Hôtel de Ville mêlés au tintement des vitres brisées sur les pavés, et au choc des crosses de fusil dans les mains des combattants.

Les premières foules que le gouvernement essaya de percer regardaient avec des yeux effarés et sourcilleux ces députés inconnus venant au nom d'une chambre vaincue se précipiter sans armes au milieu du peuple et prendre la direction d'une victoire remportée contre eux. ils les coudoyaient avec rudesse, leur tournaient le dos avec dédain et refusaient de leur ouvrir le passage.

Cependant les noms de *Dupont de l'Eure* et d'*Arago* répétés de bouche en bouche commandèrent une attitude respectueuse aux plus rebelles à tout respect. Ces noms avec ceux de leurs collègues coururent promptement de groupe en groupe sur toute la surface de cette mer et firent peu à peu tourner tous les visages de la multitude vers le côté de la place où le gouvernement cherchait à pénétrer. mais la curiosité haletante de ce peuple encore chaud du combat et attendant un dénouement du ciel ou des hommes, le précipitait tellement vers les députés qui lui apportaient la victoire et la paix, que Dupont de l'Eure et ses collègues faillirent être étouffés et renversés par le refoulement de cette masse. il fallut que la colonne que suivait le gouvernement lui formât un rempart de ses hommes les plus robustes et les plus intrépides. cette tête de colonne comme des pionniers qui démolissent l'obstacle ouvrit lentement un sentier qui se refermait sans cesse à travers ce rempart vivant.

Lamartine, Dupont de l'Eure, Arago, Crémieux tantôt réunis tantôt séparés par les mouvements involontaires, convulsifs, irrésistibles de cette houle s'avancent ainsi obliquement vers le palais sous une voûte de piques, de fusils rouillés, de sabres, de baïonnettes emmanchées à de longs bâtons, de coutelas et de poignards brandis au-dessus d'eux par des bras nus, poudreux, sanglants, tremblants

encore de la fièvre de trois jours de combat. les costumes étaient hideux, les physionomies pâles et exaltées jusqu'au délire. les lèvres balbutiaient de froid et d'émotion. les yeux étaient fixes comme dans la démence. C'était la démence de la liberté.

Les bouches ouvertes pour jeter des cris avortaient en sourds râlements. on sentait que ce peuple avait épuisé depuis soixante heures ses forces, son sang, son haleine, sa voix. C'était l'affaissement encore fiévreux d'une nation debout sur sa couche de sang pour voir passer ceux qui lui apportent la coupe de rafraîchissement et la trêve de mort.

V.

Après de longs circuits à travers ce peuple les membres du gouvernement touchent enfin à la grande porte de l'Hôtel de Ville surmontée de la statue de bronze d'Henri IV. mais la masse des combattants était si pressée et si frémissante sous la voûte de ces escaliers; une telle forêt d'acier bruissait et sur les marches et dans la cour intérieure; que les membres du gouvernement ne purent s'y faire jour malgré la longue lutte qui s'y établit entre les deux torrents contraires de ceux qui entraient et de ceux qui résistaient à leur poids.

Une ondulation invincible les rejeta avec leur suite de gardes nationaux et de citoyens vers une porte

plus rapprochée du fleuve et les engouffra dans une cour basse encombrée de chevaux abandonnés par leurs cavaliers morts, de blessés et de cadavres les pieds dans le sang. la foule qui remplissait déjà cette cour, celle qui les suivait, les trépignements et les hennissements des chevaux rompant leurs brides et se cabrant d'effroi, les coups de feu partant de la place et des galeries supérieures, l'entassement et le fourmillement de milliers d'hommes sur l'escalier retinrent longtemps les députés séparés les uns des autres et comme ensevelis dans cette fournaise de la révolution. à la fin après des efforts surhumains des foules qui les submergeaient, les renversaient, les foulaient, les relevaient, les portaient en avant les reportaient en arrière comme des naufragés sur la barre d'un écueil, ils arrivèrent dans les longs corridors du premier étage qui desservent cet immense palais.

VI.

Le torrent d'hommes armés qui le remplissait pour être plus resserré dans l'intérieur n'en était que plus impétueux. Dans l'impossibilité de se rejoindre et de s'entendre, Dupont de l'Eure, Arago, Ledru Rollin et leurs collègues entrèrent vainement tour à tour dans des salles et dans des chambres inconnues. toutes étaient également encombrées de peuple, de blessés expirants sur la paille,

d'orateurs montés sur les meubles ou sur les rebords des fenêtres gesticulant avec fureur montrant le sang à leurs souliers, et hurlant les motions de combat, d'extermination.

Toute réunion des députés avec leurs collègues, tout silence, tout isolement, toute délibération collective et par conséquent toute action étaient impossibles. le désespoir s'emparait d'eux. ils ne le trahissaient pas sur leur visage. ils tremblaient que la nuit arrivât avant qu'ils fussent parvenus à se faire reconnaître et accepter du peuple. une nuit pareille avec trois cent mille hommes armés, ivres de poudre, sur les ruines de tout gouvernement, dans une capitale de quinze cent mille hommes, le combat, le meurtre, l'incendie qui pouvaient s'y perpétuer et s'étendre pendant des heures de sang et de feu les faisaient frémir. ils flottaient à la merci de leur lassitude de leur impuissance et de leurs angoisses. leur voix s'épuisait à demander le silence, un lieu de refuge contre le tumulte, une table, une plume, une feuille de papier pour lancer au peuple par les fenêtres un mot de salut, un signe d'autorité.

Aucune parole humaine n'eût pu dominer du haut du balcon le mugissement de cent mille voix, le cliquetis d'armes, les plaintes des mourants, les coups de feu prolongés en échos sous les voûtes, dans les escaliers, dans les corridors.

VII.

Lamartine se sentit saisi par le bras d'une main vigoureuse. il se retourna. un homme en habit noir d'une figure intelligente, fine et forte lui dit tout bas : « Je vais vous ouvrir un réduit inoccupé au « fond des appartements du préfet de Paris. placez « à l'entrée du corridor étroit qui y mène une forte « garde de vos hommes armés. j'irai ensuite cher- « cher un à un vos collègues dans la foule. je les « conduirai à vous, vous pourrez délibérer et « agir. »

Cet homme était M. Flottard, employé de la préfecture de Paris. il connaissait les détours du palais. il se jetait dans la foule comme dans son élément. sa haute taille, ses fortes épaules, sa tête fière, calme, joviale, dominant les autres têtes, lui faisait dompter et fendre la multitude, écarter les baïonnettes de la main comme s'il eût joué avec des épis dans un champ. le peuple semblait le connaître et lui permettre la familiarité hardie et un peu brusque de ses gestes et de ses commandements. Il y avait du Danton dans ce visage. mais du Danton avant le crime de septembre.

M. Flottard, quelques membres du gouvernement, parvinrent à l'extrémité d'un corridor à une petite porte qu'on enfonça. ils entrèrent dans un

cabinet étroit meublé d'une table et de quelques chaises. ils formèrent une épaisse colonne de volontaires armés dans le corridor pour en disputer l'entrée. ils attendirent que leurs autres collègues, appelés par M. Flottard, fussent délivrés et amenés à ce rendez-vous.

Le conseil s'assit autour de la petite table au fracas des coups de feu dans les fenêtres, au mugissement de la place, au bruit des vitres brisées par les crosses de fusil et des portes enfoncées sous le poids des masses.

VIII.

Dupont de l'Èure, Arago, Ledru Rollin, Marie, Crémieux, Garnier-Pagès, Lamartine étaient accoudés sur le bois nu de la table étroite du conseil. De minutes en minutes des hommes nouveaux appelés par le danger et le patriotisme accouraient à l'Hôtel de Ville, perçaient la foule, disaient leurs noms, étaient introduits dans l'enceinte réservée, et se tenant debout derrière les membres du gouvernement ou adossés au mur offraient leur concours en attendant l'emploi de leur courageux dévouement.

C'étaient des députés, des maires de Paris, des colonels de la garde nationale, des citoyens notables dans leur quartier, des journalistes de toutes les opinions libérales. On distinguait parmi eux M. Flo-